

besoin de causer sérieusement avec vous. Je ne veux pas vous remercier de ce que vous faites pour ma mère et pour moi...

Vive interruption du Cévenol : « Pas un mot là-dessus, monsieur Daniel ! tout ce que je fais, je devais le faire. C'était convenu avec M. Jacques.

— Oui, je sais, Pierrotte, je sais qu'à tout ce qu'on veut vous dire sur ce chapitre vous faites toujours la même réponse... Aussi n'est-ce pas de cela que je vais vous parler. Au contraire, si je vous appelle, c'est pour vous demander un service. Votre commis va vous quitter bientôt ; voulez-vous me prendre à sa place ! Oh ! je vous en prie, Pierrotte, écoutez-moi jusqu'au bout ; ne me dites pas non, sans m'avoir écouté jusqu'au bout... Je le sais, après ma lâche conduite, je n'ai plus le droit de vivre au milieu de vous. Il y a dans la maison quelqu'un que ma présence fait souffrir, quelqu'un à qui ma vue est odieuse, et ce n'est que justice !... Mais si je m'arrange pour qu'on ne me voie jamais, si je m'engage à ne jamais monter ici, si je reste toujours au magasin, si je suis de votre maison sans en être, comme les gros chiens de basse-cour qui n'entrent jamais dans les appartements, est-ce qu'à ces conditions-là vous ne pourriez pas m'accepter !

Pierrotte a bonne envie de prendre dans ses grosses mains la tête frisée du petit Chose et de l'embrasser bien fort ; mais il se contient et répond tranquillement :

— Dame ! écoutez, monsieur Daniel, avant de rien dire, j'ai besoin de consulter la petite... Moi, votre proposition me convient assez ; mais je ne sais pas si la petite... Du reste, nous allons voir. Elle doit être levée... Camille ! Camille !

Camille Pierrotte, matinale comme une abeille, est en train d'arroser son rosier rouge sur la cheminée du salon. Elle arrive en peignoir du matin, les cheveux relevés à la chinoise, fraîche, gaie, sentant les fleurs.

— Tiens ! petite, lui dit le Cévenol, voilà M. Daniel qui demande à entrer chez nous pour remplacer le commis... Seulement, comme il pense que sa présence ici te serait trop pénible...

— Trop pénible ! interrompit Camille Pierrotte en changeant de couleur.

Elle n'en dit pas plus long ; mais les yeux noirs achevèrent sa phrase. Oui ! les yeux noirs eux-mêmes se montrent devant le petit Chose, profonds comme la nuit, lumineux comme les étoiles, en criant : « Amour ! amour ! » avec tant de passion et de flamme que le pauvre malade en a le cœur incendié.

Alors Pierrotte dit en riant sous cape : — Dame ! Expliquez-vous tous les deux... Il y a quelque malentendu là-dessous.

Et il s'en va tambouriner une bourrée cévenole sur les vitres ; puis quand il croit que les enfants se sont suffisamment expliqués, — oh ! mon Dieu ! c'est à peine s'ils ont eu le temps de se dire trois paroles ! — il s'approche d'eux et les regarde :

— Eh bien ! — Ah ! Pierrotte, dit le petit Chose en lui tendant les mains, elle est aussi bonne que vous... elle m'a pardonné !

A partir de ce moment, la convalescence du malade marche avec des bottes de sept lieues. Je crois bien ! les yeux noirs ne bougent plus de la chambre. On passe les

jours à faire des projets d'avenir. On parle de mariage, de foyer à reconstruire. On parle aussi de la chère mère Jacques, et son nom fait verser de belles larmes ! Mais c'est égal il y a de l'amour dans l'ancienne maison Lalouette. Cela se sent. Et si quelqu'un s'étonne que l'amour puisse fleurir ainsi dans le deuil et dans les larmes, je lui dirai d'aller voir aux cimetières toutes ces jolies fleurettes qui poussent entre les fontes des tombeaux.

D'ailleurs, n'allez pas croire que la passion fasse oublier son devoir au petit Chose. Pour si bien qu'il soit dans son grand lit, entre M^{me} Eyssette et les yeux noirs, il a hâte d'être guéri, de se lever, de descendre au magasin. Non, certes, que la porcelaine le tente beaucoup ; mais il languit de commencer cette vie de dévouement et de travail dont la mère Jacques lui a donné l'exemple. Après tout, il vaut mieux vendre des assiettes dans un passage, comme disait la tragédienne Irma, que balayer l'institution Ouly ou se faire siffler à Montparnasse. Quant à la Muse, on n'en parle plus. Daniel Eyssette aime toujours les vers, mais pas les siens ; et le jour où l'imprimeur, fatigué de garder chez lui les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf volumes de la *Comédie pastorale*, les renvoie au passage du Saumon, le malheureux ancien poète a le courage de dire :

— Il faut brûler tout ça.

A quoi Pierrotte, plus avisé, répond :

— Brûler tout ça !... ma foi non !... j'aime mieux les garder au magasin. J'en trouverai l'emploi. C'est bien le cas de le dire... J'ai tout juste prochainement un envoi de coquetiers à faire à Madagascar. Il paraît que dans ce pays-là, depuis qu'on a vu la femme d'un missionnaire anglais manger des œufs à la coque, on ne veut plus manger les œufs autrement... Avec votre permission, monsieur Daniel, vos livres serviront à envelopper mes coquetiers.

Et en effet, quinze jours après, la *Comédie pastorale* se met en route pour le pays de l'illustre Ranavallo. Puisse-t-elle y avoir plus de succès qu'à Paris !

... Et maintenant, lecteur, avant de clore cette histoire, je veux encore une fois l'introduire dans le salon jonquille. C'est par un après-midi de dimanche, un beau dimanche d'hiver — froid sec et grand soleil. Toute la maison Lalouette rayonne. Le petit Chose est complètement guéri et vient de se lever pour la première fois. Le matin, en l'honneur de cet heureux événement, on a sacrifié à Esculape quelques douzaines d'huîtres, arrosées d'un joli vin blanc de Touraine. Maintenant on est au salon, tous réunis. Il fait bon ; la cheminée flambe. Sur les vitres chargées de givre, le soleil fait des paysages d'argent.

Devant la cheminée, le petit Chose, assis sur un tabouret aux pieds de la pauvre aveugle assoupie, cause à voix basse avec M^{me} Pierrotte plus rouge que la petite rose rouge qu'elle a dans les cheveux. Cela se comprend elle est si près du feu !... De temps en temps, un grignotement de souris, — c'est la tête d'oiseau qui becquète dans un coin ; ou bien un cri de détresse, — c'est la dame de grand mérite qui est en train de perdre au bésigue l'argent de l'herboristerie. Je vous prie de remarquer l'air triomphant de M^{me} Lalouette qui ga-

gne, et le sourire inquiet du joueur de flûte, — qui perd.

Et M. Pierrotte ?... Oh ! M. Pierrotte n'est pas loin... Il est là-bas, dans l'embrasure de la fenêtre, à demi caché par le grand rideau jonquille, et se livrant à une besogne silencieuse qui l'absorbe et le fait suer. Il a devant lui, sur un guéridon, des compas, des règles, des crayons, des équerres, de l'encre de Chine, des pinceaux, et enfin une longue pancarte de papier à dessin qu'il couvre de signes singuliers... L'ouvrage a l'air de lui plaire. Toutes les cinq minutes, il relève la tête, laponche un peu de côté et sourit à son barbouillage d'un air de complaisance.

Quel est donc ce travail mystérieux ?...

Attendez ; nous allons le savoir... Pierrotte a fini. Il sort de sa cachette, arrive doucement derrière Camille et le petit Chose ; puis, tout à coup, il leur étale sa grande pancarte sous les yeux en disant :

« Tenez ! les amoureux, que pensez-vous de ceci ? »

Deux exclamations lui répondent :

— Oh ! papa !

— Oh ! monsieur Pierrotte !

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que c'est ?... demande la pauvre aveugle, réveillée en sursaut.

Et Pierrotte joyeusement :

— Ce que c'est, madame Eyssette ?... C'est... c'est bien le cas de le dire... C'est un projet de la nouvelle enseignée que nous mettrons sur la boutique dans quelques mois... Allons ! monsieur Daniel, lisez-nous ça tout haut, pour qu'on juge un peu de l'effet.

Dans le fond de son cœur, le petit Chose donne une dernière larme à ses papillons bleus ; et prenant la pancarte à deux mains : Voyons ! sois homme, petit Chose ! — il lit tout haut, d'une voix ferme, cette enseignée de boutique, où son avenir est écrit en lettres grosses d'un pied :

PORCELAINES ET CRISTAUX
Ancienne maison Lalouette
EYSSETTE ET PIERROTTE
Successeurs

MAXIME GORKI

L'attention du monde entier est en ce moment fixée sur la Russie. Et de tous les noms qui nous parviennent du vaste empire russe, c'est celui de Gorki qui est devenu le plus populaire.

Maxime Gorki, de son vrai nom Alexis Peshchokoff, sort d'une famille d'ouvriers. Orphelin de bonne heure, il est à 9 ans placé par son grand-père, qui avait été le seul guide de son enfance, dans un magasin de chaussures. Mais l'enfant ne s'y plaît pas ; il s'en va et s'engage comme apprenti chez un dessinateur, qu'il abandonne bientôt aussi pour entrer dans une fabrique d'icônes, d'où il part pour s'engager comme marmiteur sur un vaisseau, état qu'il laisse enfin pour se faire aide-jardinier.

Etant marmiteur, sous l'influence du chef cuisinier Smoury, il prend le goût de la lecture et, à quinze ans, sa passion la plus vive est de s'instruire. Dans ce but, il va à Kazan, ville universitaire. « J'avais pensé, dit-il, que ceux qui veulent s'instruire peuvent le faire gratuite-

ment ; mais, dans la réalité, il en est autrement. » N'ayant pas trouvé la possibilité de satisfaire son désir, il entre dans une boulangerie où, pour un travail pénible, il touche 3 roubles, c'est-à-dire 8 francs par mois. A Kazan, il fait connaissance avec des « Bossiaks » vagabonds, qui deviendront les principaux héros de ses nouvelles. Sa vie alors était si dure et il a tant souffert qu'il a tenté de se suicider. Sans cesse en quête d'un morceau de pain et ne pouvant se fixer nulle part, Gorki essaye de tout. Tantôt il est scieur de bois, tantôt homme d'équipe, tantôt docker, tantôt marchand des quatre saisons.

Enfin, par une circonstance heureuse, il entre comme copiste chez un avocat de Nijni-Novgorod, M. Lanine, un homme très intelligent et très sympathique, qui a sur lui une grande influence morale et intellectuelle. Chez M. Lanine, il mène une vie assez calme et profite de ses loisirs pour compléter son instruction. Mais bientôt le désir du vagabondage le reprend ; il quitte son protecteur et s'en va rouler à travers la Russie, acceptant tout travail pour gagner sa vie. Que n'a-t-il pas été et où n'est-il pas allé pendant ces années de vagabondage ?

Riches d'impressions et poussé par son talent, dont il ignore encore la puissance, il commence à écrire de petites nouvelles qu'il parvient à faire imprimer dans certains journaux du Caucase et des villes situées sur le Volga. Mais peut-être Gorki n'aurait-il jamais atteint toute la plénitude de son talent s'il n'avait rencontré un des meilleurs et un des plus sympathiques écrivains russes, Vladimir Korolenko, qui l'encouragea, et fit imprimer enfin un de ses récits : « Tchelkasch » dans une des revues les plus répandues de Russie, *Rousskoï-Bogatstvo*, dont Korolenko est le rédacteur en chef. « Tchelkasch » est immédiatement remarqué par la critique et par le public, et depuis lors la gloire littéraire de son auteur, auquel vient s'ajouter la gloire révolutionnaire, n'a cessé de grandir.

Aucun écrivain en Russie n'a eu un succès si prompt et si grand que Gorki et, excepté Tolstoï, ne jouit d'une telle célébrité à l'étranger. Ce succès s'explique avant tout par le talent de Gorki, talent original, jeune et puissant, auquel s'ajoute une connaissance parfaite de la vie russe, une richesse inépuisable d'impressions et un amour profond de la nature. Mais ce talent à lui seul n'aurait pas suffi pour le rendre si célèbre, pour le faire tant aimer et tant adorer. C'est sa passion pour la liberté, qu'il prêche avec une audace inouïe en Russie, qui a attiré à lui toute la Russie intellectuelle et ouvrière. Le Bossiak de Gorki est avant tout l'être qui ne chérit que la liberté et qui est prêt à tout sacrifier pour elle. Est-il réel, est-il moral, cela n'intéresse pas les nombreux lecteurs de Gorki, pour qui son vagabond incarne avant tout l'homme libre.

Il est indiscutable que l'œuvre de Gorki, toute pénétrée de l'amour de la liberté, est pour beaucoup dans le mouvement révolutionnaire qui anime à présent toute la Russie, et si le gouvernement russe s'est emparé de la personne de Gorki immédiatement après la journée sanglante, ce n'est pas parce qu'il avait à lui reprocher des actes précis, mais parce que Gorki, apôtre de la liberté, est surtout dangereux par l'influence qu'il a acquise.

Schaljapin qui, sur notre gravure, est représenté à côté de Gorki, est une des célébrités théâtrales de la Russie, et son passé ressemble sur bien des points à celui de Gorki, dont il est un des meilleurs amis.

X.

elle se retourna, le cœur endolori à l'idée qu'elle l'abandonnait là, désespéré, et, revenant sur ses pas, elle s'écria :

— Je n'ai rien à vous pardonner !... L'entrevue sera courte... A demain...

Elle reprit sa course. Lui, insensible à la pluie grossissante, les deux mains à sa poitrine, suivait des yeux cette forme furtive qui disparaissait déjà dans le paré des Aulnettes.

VI

Le lendemain matin, Herbeline attendait fiévreusement Marguerite dans la véranda. Elle vint un peu plus tard que d'habitude — et Madeleine fut presque tout le temps présente à l'entrevue. Pendant une courte absence de la jeune femme, il dit, suppliant :

— Je ne vous aurai pas vue ce matin... Ne voulez-vous pas que nous nous rencontrions cet après-midi à la Mare des Sagittaires ?... Vous y êtes allée quelquefois pour M^{me} Montaux...

Elle répondit, craintive :

— Nous nous reverrons demain...

— Oui, mais après ce qui s'est passé hier, il était nécessaire que...

— Qu'est-ce qui était nécessaire ? Il n'en avait rien en commençant sa phrase. Il repart en balbutiant :

— Il est nécessaire que je vous rassure...

En réalité il sentait, outre un désir ardent d'être seul avec elle, ce besoin « d'explication » que tout amant juge indispensa-

ble après une scène interrompue. Il lui semblait qu'il y avait quelque chose à arranger, à réparer, et qu'ensuite, il pourrait reprendre la vie d'aujourd'hui, se contenter de la seule présence de Marguerite au château... Elle-même, au tréfonds, avait l'impression qu'il serait bon qu'ils se vissent une seule fois sans témoins, pour une entente définitive qui les tranquilliserait. Elle dit :

— Je puis passer vers quatre heures à la mare des Sagittaires.

Ils se turent. Madeleine rentrait dans la véranda. Tous deux n'osèrent plus se regarder.

Quelques heures plus tard, Guy suivait tout pensif la route qui conduisait à la Mare des Sagittaires. Il atteignait la cabane de la pointe, où la vieille paysanne rhumatisante l'accueillit avec son ronron de paroles. L'adolescent était debout, mais il semblait tout aussi malade et débile que lorsqu'il était au lit. Peut-être ses yeux ronds étaient-ils un peu moins fiévreux. Le médecin le trouva en arrêt comme un animal qui attend et, de fait, il y avait plusieurs minutes qu'il présentait l'approche du visiteur.

— Eh bien ! s'écria Herbeline, ça va décidément mieux ?

— Oui, marmotta la vieille... Il est quasiment fort, ces jours-ci... Y fait le tour de la mare, et pis même qu'y va des fois jusqu'à près de la rivière, oui-dà !... Hier, il a seulement rentré en plein orage.

Guy n'écoutait pas. Il n'était venu là que pour pouvoir mieux donner l'emploi de son

temps, si quelque hasard le rendait nécessaire. Quoiqu'il mentit assez naturellement sur les circonstances d'un acte, il s'efforçait toujours de ne pas commettre d'inexactitudes en ce qui concernait les endroits où il avait passé.

Il prit machinalement le poignet du malade et lui tâta le pouls :

— Pas de fièvre, fit-il...

L'adolescent fixa sur lui ses yeux ronds et phosphoreux, mais les détourna aussitôt.

Herbeline remarqua une fois de plus la terreur qu'il inspirait à cette bizarre créature. Il ne put s'empêcher de dire :

— Je vous fais peur ?

L'autre se mit à trembler. Son long col se contorsionna comme un serpent, sa bouche minuscule fit entendre un souffle saccadé ; les épaules vibrèrent. Herbeline répéta sa question d'une voix impérative. Le malade parut faire l'effort de résister. Une seconde ses poings frêles se crispèrent — mais il céda vite, il répondit à voix basse :

— Oui.

— Pourquoi ? demanda Herbeline.

Et, s'adressant à la vieille femme :

— Est-ce qu'il est peureux ?

— Non... il sort, la nuit, dans la forêt.

— Alors, pourquoi ? redemanda le médecin en forçant l'adolescent à relever la tête.

Brusquement, avec la singulière divination des êtres nerveux, à quelque classe de la société qu'ils appartiennent, le malade s'écria :

— Tout le monde doit avoir peur de vous... tous ceux qui sont avec vous doivent s'enfuir !

Ces paroles troublèrent Guy. Il eut une sorte de vision de l'avenir, sa conscience s'éleva contre elle-même ; pendant une demi-minute, il eut un désir si sincère de sacrifier sa passion que ce fut comme un début d'acte. Mais la réaction vint, rapide. Il se trouva absurde ; il eut foi dans sa force de résistance ; il jugea d'ailleurs grotesque l'idée d'attacher une importance quelconque aux paroles d'un petit paysan stupide.

Cependant, le malade avait redressé la tête. Il l'écoutait, il flairait ; une douceur parut sur sa face :

— La demoiselle ! dit-il, d'une voix presque imperceptible.

Guy comprit. Les battements de son cœur achevèrent de dissiper ses incertitudes. Il prit son portefeuille, en détacha un feuillet et se mit à écrire une ordonnance. Comme d'habitude il envoyait lui-même les médicaments, la vieille femme montra de l'inquiétude. De fait, il n'agissait ainsi que pour gagner du temps.

Il dit :

— Vous ferez prendre les médicaments chez le pharmacien de Satony. Il vous les délivrera gratis, à mes frais. Jacquinet prendra une cuillerée de la liqueur le matin, et deux le soir, avant de se coucher... Une dizaine de pastilles par jour. C'est compris ?